

17 Jan 1976

L'humeur de...

Anne Loesch a publié, au cours de la saison littéraire, un roman, *La Bête à chagrin* (Calmann-Lévy, 30 F, voir dans le Littéraire du 4 octobre 1975 l'article de Claudine Jardin). C'est une étude de mœurs qui montre à la fois le cynisme, la frivolité et aussi la fragilité d'un Tout-Paris mondain, dont les adeptes sont incapables de surmonter une grande émotion, car ils ont perdu tout naturel. Les personnages ne sont pas jugés par l'auteur ; ils s'effondrent d'eux-mêmes après le passage d'une crise qu'ils ne peuvent surmonter. *La Bête à chagrin* désigne les clientes du docteur Dombasle ; elles souffrent des nerfs, de leur oisiveté, de maux imaginaires ; bêtes à plaisir quand elles sont jolies, à chagrin toujours. Le milieu des galeries d'art occupe aussi une grande place dans ce roman.

Biennale pour quoi faire ?

ENFIN une bonne nouvelle qui nous vient de New York : la cote des Chagall s'effondre, les Miro postérieurs à 1930 ne trouvent plus preneurs, bref les temps sont durs même pour les milliardaires et le marché de la peinture en profite. Comme on dit d'un champ de betteraves, il s'assainit. On va jusqu'à murmurer que la veuve de l'illustre démiurge a ses raisons pour transformer ses provisions

de Picasso en musée : mis en enchères, le maître perdrait ses prix, fors la gloire.

Avouons que les gémissements de certains marchands de tableaux flattent l'oreille. Le peintre octogénaire exhibé devant les caméras entre deux colorages a cessé de faire recette, bravo. Souhaitons donc à la peinture que la crise croisse et embellisse, afin que les fausses gloires ne fabriquent plus de fausse monnaie.

Car les faussaires qui écoulent discrètement un Matisse de leur cru sont de modestes artisans si l'on considère les séries qui giclaient, ces dernières années, de célèbres ateliers. J'admire que l'on discute à l'infini de l'authenticité d'un des quarante et un auto-portraits de Rembrandt, alors que nul ne met en doute la valeur d'une signature dont le catalogue propose cinq ou six mille exemplaires.

Je songeais que cette industrie ne méritait guère de « plan de soutien » quand je me rendis à la IXe Biennale de Paris. Cent vingt artistes de moins de trente-cinq ans, une sélection : plus de sept cents candidats. Il n'y a peut-être plus d'art, du moins reste-t-il des artistes, le métier doit avoir du bon : pas d'apprentissage, pas de recyclage, il suffit de croire en son génie, c'est à qui croira le plus fort.

« Etonne-moi », disait Caligula. Les biennales sont faites pour cela. Ne pas y retourner chaque année. Surtout pas quand on inaugure : le métro à l'heure de pointe.

Il y a cinq ou six ans le body-art,

le land-art, l'arte povera, le minimalisme témoignaient d'un refus désespéré. Aujourd'hui, le fou s'accepte : les obsédés de la « collection », du travesti, du quadrillage chantent l'éloge de leur triste état. Le primitif, nanti de toute la panoplie de l'ère technologique, abonde dans l'exhibitionnisme.

Mais parmi ce dépôt de brocante, répandu dans l'architecture néo-classique (1937 !) des musées d'art moderne, les plus fascinants sont les peintres. Car il existe encore des jeunes gens qui rêvent de peindre, mais oui ! C'est pire que de se prétendre écrivain ; ils n'osent pas, les pauvres ! Voués à l'austérité du blanc, du gris, ponctué d'une ligne, d'un point, ils n'en finissent pas de suivre les funérailles de Malevitch. Ils errent dans leurs toiles comme dans des cellules de moine. Et quand l'un d'eux, coup de sang, cède à l'appel de la couleur, il en choisit une, une seule, pour y barboter sans choquer.

Crise économique ? Crise de civilisation ? Le remède se trouvait en face. Une avenue à traverser et vous rencontriez du solide, le clou de la IXe Biennale : l'exposition des « peintres ouvriers et des paysans chinois ». Tout Paris, j'en suis certaine, soupira de soulagement : quelle santé ! Quelle vaillance, quelle sérénité sur le visage de ces travailleurs qui n'ont pas ras leur bol de riz ! Dépassé, le réalisme soviétique : les Chinois ont inventé la une arme révolutionnaire qui doit faire trembler Moscou. Sourires jaunes et couleurs crues ; mais dans la perspective aérienne : l'audace !

— Anne LOESCH

19 Jan 1976

L'ART OFFICIEL

Votre article consacré à la biennale de Paris sous le titre « L'avant-garde ne se rend pas » comporte trois assertions aussi justes que courageuses.

Ayant fait partie de nombreux jurys de peinture, j'ai constaté que la production à notre époque est assez quelconque jusqu'à trente-cinq ans et devient plus intéressante entre trente-cinq et quarante ans.

En outre, la ségrégation de fait que vous notez à la biennale s'étend à bien d'autres domaines, ailleurs que dans cette exposition.

Enfin, comme vous l'avez bien souligné, l'aspect politique s'insère en effet dans une stratégie d'ensemble. F. Baboulet, Paris



Les mécènes du xx^e siècle

PIERRE DESGRAUPES FAIT LE POINT AVEC DANIEL CORDIER

Avant même son ouverture — prévue pour l'automne — le Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou qui abritera le nouveau musée d'art contemporain provoque bien des remous dans le petit monde des collectionneurs et des donateurs sur lesquels on compte en partie pour le... remplir.

Quels sont donc ces mécènes du XX^e siècle qui,

dans le monde entier, sont devenus, à l'égal des souverains d'autrefois, de véritables protecteurs de l'art et des artistes ? Et où en est cet art vivant qu'on veut faire entrer dans l'Histoire avant qu'il ait subi l'épreuve du temps ? C'est ce que Pierre Desgraupes est allé demander à l'un d'entre eux, qui en est aussi l'un des meilleurs connaisseurs, Daniel Cordier.

Pierre Desgraupes : Daniel Cordier, quel est votre métier actuel ?

Daniel Cordier : Je suis conseiller artistique.

P.D. : En quoi cela consiste-t-il ?

D.C. : Je conseille des collectionneurs ou des amateurs d'art qui n'ont pas le temps de suivre au jour le jour les recherches et les créations de l'art contemporain. Alors je m'en occupe pour eux et je leur signale ce que je juge intéressant sur le plan esthétique.

P.D. : Vous êtes rabatteur, en quelque sorte ?

D.C. : Si vous aimez cette image...

P.D. : Vous n'allez pas jusqu'à acheter à leur place ?

D.C. : Ah non ! Ce serait impossible. C'est d'ailleurs intéressant de découvrir que, pratiquement, il n'y a pas d'amateur qui achète sans avoir eu un contact personnel avec les œuvres. C'est une erreur commise souvent par le public d'imaginer que les amateurs ne trouvent à collectionner d'autre intérêt que financier. Même quand il cherche un placement sûr et rentable, un collectionneur veut que sa collection soit le reflet de son goût. Voyez par exemple le cas de Paul Getty,

l'homme le plus riche du monde. Il pourrait avoir des conseillers tout à fait exceptionnels. Or il a constitué sa collection, pièce par pièce, par ses choix personnels, sans l'aide de personne. Entre nous soit dit, ce n'est d'ailleurs pas ce qu'il a fait de mieux ! Mais ça témoigne assez bien d'un des besoins du collectionneur qui est de faire une collection à son image.

P.D. : A moins que ce ne soit le contraire ! Finalement sait-on ce qui pousse ces gens à devenir collectionneurs ?

D.C. : Je crois qu'il y a deux pôles